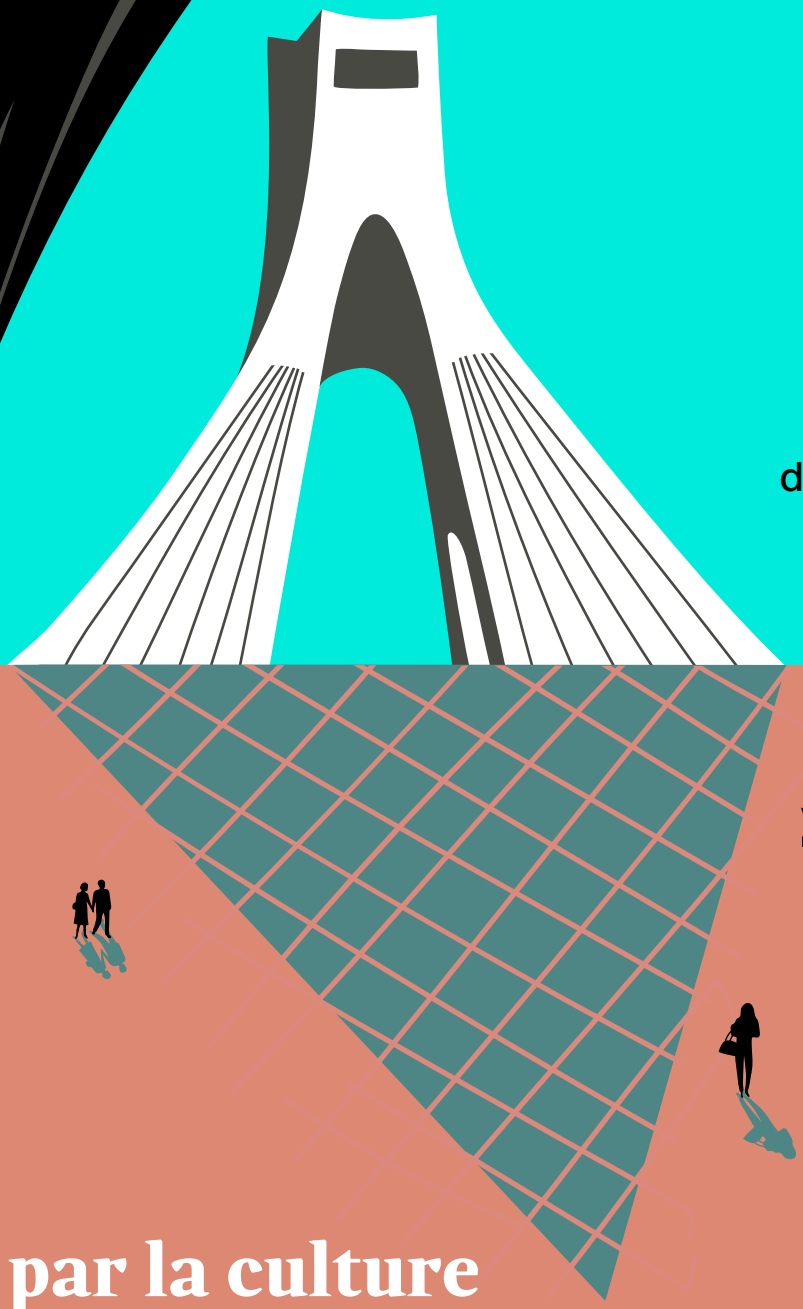
Vendredi 9 mars 2018 - N° 1453

l'hebdo du Quotidien de l'Art

AFFAIRE À SUIVRE

Un marchand londonien impliqué dans une affaire de blanchiment d'argent



MAKING OF

La vente de la collection Rockefeller

VU D'AILLEURS

Harlem on my mind

Enquête

En Iran, l'ouverture par la culture

www.lequotidiendelart.com

3€

BEAUX-ARTS DE PARIS

IMAGES EN LUTTE

LA CULTURE VISUELLE DE L'EXTRÊME GAUCHE EN FRANCE (1968-1974)

PALAIS DES BEAUX-ARTS
13, QUAI MALAQUAIS
75006 PARIS

21 FÉVRIER
20 MAI 2018

MARDI
DIMANCHE
13 –
19 H

Avec
le soutien de la Maison
Sonia Rykiel

Exposition
réalisée en partenariat
avec les Archives nationales
et la Bibliothèque de
documentation internationale
contemporaine
(Bdic)

sommaire / n°1453 / 9 mars 2018

P5 **l'enquête**
En Iran, l'ouverture par la culture

P6 Le Louvre et l'Orient, d'Abu Dhabi à Téhéran
Sarah Hugounenq

P8 Ali-Mohammad Zare (TMOCA, Téhéran) : « Les échanges culturels peuvent résoudre les problèmes politiques »
Ghazal Golshiri

P10 La Fondation Pejman fait vibrer Téhéran
Ghazal Golshiri

P12 **décryptage / institution**
Unesco : un changement d'ère ?
Christophe Rioux

P14 **décryptage / marché**
Comment les galeries se partagent un même artiste
Roxana Azimi

P16 **exercice d'admiration**
Raoul Hausmann, de la rage au ravissement et autres visions
Arnaud Claass

P18 **vu d'ici / vu d'ailleurs**
La lettre de David D'Arcy : *Harlem on my mind*

P20 **making of**
La vente de la collection Rockefeller
Eléonore Thery

P22 **affaire à suivre**
Le marchand Matthew Green impliqué dans une affaire de blanchiment d'argent
Georgina Adam

P24 **acquisition / coup de cœur du collectionneur**
Matthieu de Bézenac présente une œuvre de Letha Wilson

Le Quotidien de l'Art est édité par **Beaux Arts & cie** – sas au capital social de 1968 498 euros – 3, carrefour de Weiden – 92130 Issy-les-Moulineaux – rcs Nanterre n°435 355 896 cppap 0319 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par serveur express, 16-18, avenue de l'europe – 78140 Vélizy, France – tél. : 01 58 64 26 80

Président Frédéric Jousset **Directrice générale** Marie-Hélène Arbus **Directeur de la publication** Jean-Baptiste Costa de Beauregard **Directeur de la rédaction** Fabrice Bousteau
Le Quotidien de l'Art : Rédacteur en chef – Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com) **Rédactrice** Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)
L'Hebdo du Quotidien de l'Art : Conseillère éditoriale Roxana Azimi **Rédactrice en chef adjointe** Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Rédactrice Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)
Contributeurs de ce numéro Georgina Adam, David D'Arcy, Ghazal Golshiri, Sarah Hugounenq, Christophe Rioux, Éléonore Thery
Directeur artistique Bernard Borel **Secrétaire de rédaction** Stéphane Chaumet **Maquette** Yvette Znaménak **Iconographe** Anaïs Hammoud **Traducteur** Simon Thurston
Directrice commerciale Judith Zucca (jzucca@lequotidiendelart.com)
Régie publicitaire Beaux-arts &Cie – Dominique Thomas, Peggy Ribault, Hedwige Thaler – **tél. : 01 41 0 8 38 43**
Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com - tél. 01 82 83 33 10 **Imprimeur** point44 – 94500 Champigny-sur-Marne

© adagp, paris, 2017 pour les œuvres des adhérents.

Illustration de couverture Laurence Bentz pour *Le Quotidien de l'Art.*

MILLON
Maison de ventes aux enchères depuis 1925

POST-WAR & ART CONTEMPORAIN

Olivier DEBRE (1920-1999) *Rouge de Loire, 1986*

Vendredi 16 mars 2018
14h30 - Hôtel Drouot salle 1

Exposition
Jeudi 15 mars, de 11h à 21h
Exposition privée sur rendez-vous

Spécialiste
Brune Dumoncel d'Argence
+33 (0)1 47 27 15 92
bdumoncel@millon.com

Ensemble du catalogue disponible sur millon.com

Millon Trocadéro, 5 avenue d'Eylau – 75116 Paris. Service Voiturier

La directrice du CAPC de Bordeaux menacée de licenciement

D'après le quotidien *Sud Ouest*, la directrice du CAPC, musée d'art contemporain de Bordeaux, Maria Inés Rodriguez, serait sur la sellette. Convoquée pour un entretien préalable à un licenciement, la curatrice franco-colombienne, aux manettes depuis 2014, se verrait reprocher une programmation trop pointue (qui inclut actuellement des expositions de Benoît Maire et Damir Očko) et un mauvais management de ses équipes, qui nécessite notamment l'intervention de médiateurs. Cité par le quotidien *Libération*, Fabien Robert, adjoint au maire chargé de la culture à Bordeaux, affirme qu'il y aurait « un sujet CAPC » au cœur des réflexions de la mairie, qui pourrait conduire à « repenser le projet culturel » du musée : autrement dit, la programmation de Maria Inés Rodriguez ne plairait pas en haut lieu, où l'on réfléchirait déjà à une nouvelle nomination. **M. L.**

Photo : Patrick Durand.

Maria Inés Rodriguez, directrice du CAPC à Bordeaux.

Hossein Zanderoudi, ***Sans titre.***

Vue d'exposition au Musée d'Art Contemporain de Téhéran, mars 2017.

© SIPA/REX/Shutterstock/photo Maryam Pahmaniân.

En Iran, l'ouverture par la culture

Alors que Donald Trump menace l'accord sur le nucléaire iranien, la France s'est attribué le rôle de médiatrice avec le gouvernement du président modéré Hassan Rohani, tout en créant un pont culturel avec le pays. Ainsi diverses initiatives, venant de Téhéran comme de Paris, montrent une volonté inédite d'ouverture, avec pour courroies de transmission l'art et la culture.

© photo Ondřej Žváček

Vue extérieure du Musée national d'Iran, Téhéran.

© Musée du Louvre, dist. RMN-GP, Paris / photo Georges Poncet.

Statue de Padimahes portant une stèle d'Horus, statue guérisseure, basalte, époque Ptolémaïque. Musée du Louvre, Paris.

© Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais Raphaël Chipault.

Portrait posthume de Mustafa II en armure.

Roussel Frémyn, ***Ange rappelant sur une tablette la mémoire du roi François II,***

1563-1565, marbre de Carrare, 95 x 55 cm.

© © B.Coll. Musée du Louvre, Dist. RMN-GP, Paris / photo Thierry Ollivier.

Le Louvre et l'Orient, d'Abu Dhabi à Téhéran

L'exposition « Le Louvre à Téhéran » est une nouvelle étape dans la politique patrimoniale du musée, tournée vers le monde musulman. Après Abu Dhabi, le Caire et le Bardo, à Tunis, pourquoi et comment le Louvre s'intéresse-t-il à l'Orient ?

Par Sarah Hugounenq

Quatre mois après l'ouverture du Louvre Abu Dhabi, l'inauguration, cette semaine, de l'exposition du Louvre à Téhéran sonne comme une bravade. « On sent poindre la comparaison », reconnaît Yannick Lintz, co-commissaire de l'exposition et directrice du département des arts d'Islam du Louvre. Si la formule d'exportation en Iran se fait, à l'image du projet émirati, avec la complicité de tous les départements du Louvre pour proposer un concentré de la diversité géographique et chronologique de ses collections (avec 56 chefs-d'œuvre allant de l'ancienne Perse à Corot), la manifestation est d'une toute autre envergure. L'exposition est temporaire, selon un modèle éprouvé l'an passé à Pékin puis Hong Kong. « Cela nous intéressait de diffuser autrement l'idée du musée universel, selon un concept plus léger, explique Yannick Lintz. Au moment où l'Iran retisse des liens avec le reste du monde, on avait envie de l'ouvrir aux civilisations que l'on ne peut pas voir ici, puisque le pays n'a aucune collection occidentale - si ce n'est pour la période moderne au musée d'art contemporain ».

« Montrer une civilisation islamique qui n'a rien à voir avec l'islamisme »

L'arrivée au pouvoir en 2013 du président Hassan Rohani, enclin à l'ouverture vers l'Occident, suivie de la conclusion de l'accord sur le nucléaire iranien en 2015, ont poussé le Louvre à jouer son va-tout. « Cette exposition était une vieille idée qui tenait à cœur aux Iraniens depuis 2004. Avec les frictions diplomatiques, nous avons stoppé toute relation, tandis que nos interlocuteurs locaux étaient mis au placard, se souvient Yannick Lintz. En 2015, face à l'actualité, j'ai aussitôt sauté sur l'occasion pour renouer des contacts informels, et ai été l'une des premières étrangères à avoir un visa pour l'Iran en juin ». L'accord global de coopération fut signé six mois plus tard, lors du

© 2013 Musée du Louvre / Florence Brochoire.

« Au moment où l'Iran retisse des liens avec le reste du monde, on avait envie de l'ouvrir aux civilisations que l'on ne peut pas voir ici. »

Yannick Lintz,
co-commissaire de l'exposition et directrice du département des arts d'Islam du Louvre.

© 2010 Musée du Louvre, Paris 2010 / photo Thierry Ollivier.

Relief : ***Mithra immolant le taureau*** **,**
marbre, Liban, Saïda.

© & Coll. Musée du Louvre, RMN-GP, Paris / photo Michel Urtado.

Rembrandt, Harmensz van Rijn,
Portrait de Saskia, assise dans un fauteuil

XVIIe s, rehauts de blanc, sanguine, 14,7 x 11 cm.

Si le Louvre est très présent dans le monde musulman, c'est à la fois pour répondre à un intérêt local pour la culture, mais aussi pour mieux refléter en France la diversité de l'Islam.

© & Coll. Musée du Louvre, Paris 2003 / photo Etienne Revault.

Minerve drapée et revêtue de l'égide tenant une chouette dans la main,

Collection du comte d'Orsay.
IIe siècle après J.-C. et restaurations du XVIIIe siècle,
onyx doré, marbre, H. 1,33 m.

passage du chef d'Etat iranien à Paris. « Il faut de l'énergie pour travailler avec ces pays en raison des forts enjeux diplomatiques et politiques, poursuit Yannick Lintz. Même si le contexte est très lourd, il faut démontrer que ce fameux dialogue culturel a un sens, au-delà de l'utopie. Cela avait déjà été le cas lors de l'exposition sur le Maroc médiéval au Louvre, en 2014, qui avait permis de garder un lien au moment où les relations avec le pays étaient au plus mal. Mais il ne faut pas être naïf : on ne peut avancer dans ces pays-là qu'en connaissant parfaitement les courants politiques pour ne pas faire de faux pas. Et j'ai eu droit à beaucoup d'interrogatoires de conseillers politiques de l'ambassade iranienne pour leur assurer que je n'étais pas une espionne ».

Aussi épineux que soit ce travail, circonscrire le projet à des enjeux diplomatiques serait réducteur. Si le Louvre est très présent dans le monde musulman, du Caire à Tunis (où sont menés des programmes de formation des personnels de musées), d'Abu Dhabi à Téhéran, c'est à la fois pour répondre à un intérêt local pour la culture qui monte en puissance, mais aussi pour mieux refléter en France la diversité de l'Islam. « Vu le contexte actuel autour de l'Islam, il est vital d'avoir une politique internationale de coopération : en Tunisie pour l'enjeu sur le regard européen post-colonial, au Maroc pour le rôle de l'Islam en Occident, et bientôt en Ouzbékistan sur d'autres plans, rappelle Yannick Lintz. C'est notre devoir de montrer une civilisation islamique qui n'a rien à voir avec l'islamisme. La grande question à résoudre en France n'est plus seulement sécuritaire, mais aussi culturelle. Nos coopérations s'inscrivent dans la perspective d'une reconnaissance d'une histoire objective face au simplisme de la théorie du choc des civilisations ».

A voir

« Le Louvre à Téhéran », jusqu'au 3 juin au Musée national d'Iran, avenue Khomeiny, Téhéran, www.nmi.ichto.ir

Photo : D.R.

« Les échanges culturels peuvent résoudre les problèmes politiques »

Ali-Mohammad Zare (TMoCA, Téhéran)

Propos recueillis par Ghazal Golshiri

Le nouveau directeur du célèbre musée d'Art contemporain de Téhéran (le TMoCA), Ali-Mohammad Zare, n'a guère le profil type des officiels en République islamique d'Iran. D'abord, l'homme de 43 ans, arrivé en mars 2017 à la tête de cette importante institution abritant l'une des collections d'art les plus riches au monde (avec des œuvres de Jackson Pollock, Paul Gauguin, Andy Warhol, Pablo Picasso, Mark Rothko, Francis Bacon), est très jeune pour son poste. Ensuite, ce diplômé en management de l'université de Téhéran est minutieusement rasé, alors qu'en Iran la barbe, ultime signe de religiosité, constitue un attribut incontournable pour ceux qui aspirent aux hautes sphères du pouvoir.

Courtesy TMoCA, Téhéran.

Musée d'Art contemporain de Téhéran.

À Téhéran, on dit d'Ali-Mohammad Zare qu'il est ouvert aux propositions des critiques d'art et des artistes indépendants, les mêmes qui avaient boycotté le musée et d'autres organisations gouvernementales, notamment à l'époque de l'ancien président, l'ultraconservateur Mahmoud Ahmadinejad. Depuis son arrivée, il s'est fixé une mission : donner au TMoCA une splendeur et une notoriété mondiales, dignes de son unique collection.

Début 2017, le musée d'Art contemporain de Téhéran a montré une soixantaine d'œuvres de sa collection dans le cadre de l'exposition « Berlin-Rome-Travelers ». Elle faisait suite au report *sine die* de l'envoi de ces œuvres en Europe pour deux expositions, l'une à la Gemäldegalerie de Berlin, et l'autre au MAXXI, à Rome. Pourquoi ces expositions ont-elles été annulées à l'époque ? Y a-t-il des négociations pour qu'elles voient enfin le jour ?

Nous avons organisé « Berlin-Rome-Travelers » à Téhéran afin de respecter les Iraniens, pour qu'ils voient ces œuvres avant qu'elles soient envoyées à l'étranger. Presque 120 000 personnes ont visité cette exposition, chiffre inédit dans l'histoire du musée. Les expositions prévues fin 2016-début 2017 à Berlin et Rome ont été reportées car nous étions à l'approche de l'élection présidentielle en Iran, le 19 mai 2017. Certains craignaient que si les États européens ne respectaient pas leurs engagements dans le cadre des deux expositions, cela affecte l'issue de la présidentielle en défaveur du candidat sortant modéré, /...

Photo by Maryam Rahmanian/REX/Shutterstock

Une femme observant le tableau de Francis Bacon, *Reclining Man with Sculpture*, au musée d'Art contemporain de Téhéran en Iran.

Hassan Rohani (réélu avec 57 % des voix). Aujourd'hui, les pourparlers continuent dans le bon sens pour les deux expositions. Celle à Berlin se tiendra sans doute pendant la prochaine année iranienne *(soit entre le 21 mars 2018 et le 21 mars 2019, ndlr).*

Quelle sera la prochaine exposition de la collection en Iran ? Pour l'instant, la collection a été montrée, en partie, vingt fois au musée. Pendant la prochaine année iranienne, nous envisageons de montrer encore des œuvres, mais pour la première fois elles seront sélectionnées par un commissaire d'exposition européen. J'ai entamé des négociations avec Hartwig Fischer, directeur du British Museum. En tout, il y a 3 478 œuvres dans nos réserves, dont 1 500 en provenance de l'étranger. Parmi elles, quatre ou cinq, représentant des figures nues, ne peuvent pas être montrées en Iran.

Comment jugez-vous l'approche du président Rohani envers la culture, en général, et plus précisément, les arts plastiques ? Après les événements concernant les expositions à Berlin et à Rome, nous avons tenu des réunions avec de hauts officiels iraniens pour les convaincre de la place importante du musée de Téhéran dans le monde. C'est ainsi que des budgets importants ont été alloués au musée, pour remettre à niveau son état général (éclairages, peinture des murs, moquettes) et améliorer les systèmes de détection et d'extinction d'incendie. Le nouveau ministre de la Culture et de l'Orientation islamique, Abbas Salehi, croit lui aussi que les échanges culturels peuvent résoudre les problèmes politiques avec le monde, plus encore que les compétitions sportives. La culture touche les intellectuels et les artistes, soit l'élite de la société, des gens très influents.
La détermination des autorités iraniennes à rendre possibles les expositions à Berlin et Rome traduit cette même approche : faire connaître l'Iran par la culture.

« Le nouveau ministre de la Culture et de l'Orientation islamique, Abbas Salehi, croit lui aussi que les échanges culturels peuvent résoudre les problèmes politiques avec le monde, plus encore que les compétitions sportives. »

Ali-Mohammad Zare

À voir

TMoCA, Musée d'art contemporain de Téhéran, North Karegar Avenue. tmoca.com

Depuis un an, la Fondation Pejman a fait d'une ancienne usine abandonnée l'un des espaces les plus vibrants de la scène artistique téhéranaise.

Photo : Mahka Eslami.

La Fondation Pejman fait vibrer Téhéran

Avec sa fondation, Hamid Reza Pejman fait souffler un vent nouveau dans le milieu de l'art de Téhéran. Une initiative qui ne va pas sans soulever certains scepticismes.

Par Ghazal Golshiri

En se baladant dans le quartier Ferdowsi, dans le centre de Téhéran, il est impossible de ne pas s'étonner, parmi tant de nouvelles bâtisses, laides et sans caractère, de la grande cheminée en brique d'un vieux bâtiment. Les plus avisés savent que cette ancienne usine, préservée dans son état initial, servait à produire la bière avant la révolution iranienne et l'instauration de la République islamique, en 1979. Depuis un an rebaptisée Argo Factory, cette usine abandonnée est devenue l'un des espaces les plus vibrants de la scène artistique de Téhéran, où de grands artistes européens ont exposé, notamment début 2017 le Franco-Algérien Neil Beloufa, célèbre pour son goût du jeu sur les clichés et la propagande. Figure alors inconnue en Iran, Neil Beloufa a été un choix audacieux qui, déjà, en disait long sur les ambitions de Hamid Reza Pejman, à la fois à la tête de la Fondation Pejman, d'Argo Factory et d'une résidence d'artistes, nommée Kandovan.

Hamid Reza Pejman, 36 ans, à la tête de la Fondation Pejman

Photo : Mahka Eslami.

/...

« J'ai rencontré Neil chez Balice Hertling, sa galerie à Paris, explique Hamid Reza Pejman, 36 ans, assis dans son bureau au dernier étage d'Argo Factory. Je me suis dit qu'en montrant ses installations gigantesques et ses vidéos qui vont à l'encontre des principes d'une exposition commerciale, les frontières de la scène artistique iranienne pouvaient être brouillées, surtout pour les jeunes étudiants en art qui, dans leur grande majorité, n'ont jamais voyagé à l'étranger. » Presque 7 000 personnes ont visité cette exposition qui a duré deux mois et demi. Chiffre important par rapport à ceux des lieux d'art de la capitale qui attirent, tout au plus, quelques 400 personnes à chaque exposition. Pendant son séjour en Iran, Neil Beloufa a également réalisé un long-métrage à Ispahan, ville historique du centre du pays, avec une équipe de jeunes Iraniens. « Ils s'intéressaient tous à l'art mais aucun n'avait une activité artistique sérieuse, explique Hamid Reza Pejman. Cette collaboration les a profondément inspirés. Une est devenue artiste, un autre réalise aujourd'hui des films et un dernier travaille ici à Argo ». Pour son exposition « L'ennemi de mon ennemi », actuellement au Palais de Tokyo, Neil Beloufa a demandé une pièce du Musée de la défense sacrée de Téhéran, consacré à la guerre Iran-Irak (1980-1988). « Le choix de cette pièce, *La Chambre de bombardements*, qui simule l'expérience des bombardements, est très important, car elle évoque le moment le plus marquant de l'histoire de l'Iran contemporain. Qu'elle soit exposée à côté d'autres œuvres, venues par exemple du Musée juif de Berlin, est un évènement significatif », se réjouit M. Pejman.

Figure alors inconnue en Iran, Neil Beloufa a été un choix audacieux qui, déjà, en disait long sur les ambitions de Hamid Reza Pejman.

Remplir un vide

Interagir avec le monde, tenter de faire progresser le niveau de l'art en Iran, mais aussi remplir le vide de la scène artistique iranienne - malgré les galeries et les universités, peu efficaces et très en retard par rapport au reste du monde : c'est tout l'objectif de Hamid Reza Pejman et de son institution non-commerciale. Ce collectionneur, qui a fait fortune dans le bâtiment pendant la présidence de l'ultraconservateur Mahmoud Ahmadinejad (2005-2013), a très rapidement compris que le luxe ne le rendait pas heureux. C'est en vendant sa Porsche et une partie de sa collection qu'il a pu acheter le bâtiment d'Argo Factory et lancer son projet.

Pourtant, dans le monde de l'art téhéranais, Hamid Reza Pejman, pour certains un « nouveau riche », ne fait guère l'unanimité. « La Fondation Pejman a de grandes capacités et c'est une réussite précieuse que d'exposer des artistes internationaux à Téhéran, explique la curatrice et critique d'art iranienne Azar Mahmoudian. Or, sans médiation, sans un espace discursif et sans penser à l'ancrage local, ces capacités ne seront pas pleinement utilisées. Le problème ici est l'absence de vision et d'orientation précises ».

Malgré ces critiques, Hamid Reza Pejman, lui, ne souhaite qu'une chose : continuer ses activités à tout prix. En un an, il dit avoir dépensé « une somme énorme à six chiffres en euros ». « Je n'aurai bientôt plus rien, glisse-t-il en souriant. Je devrai retourner à mon ancien travail dans la construction pour pouvoir continuer à faire tourner la machine ».

L'Argo Factory, où est installée la Pejman Foundation.

Photo : Mahka Eslami.

À voir

Pejman Foundation,
Argo Factory, 6 Taqavi Street, Téhéran,
www.pejman.foundation

Unesco : un changement d'ère ?

Plus de soixante ans après sa création, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Unesco démontre que la culture demeure l'otage d'enjeux diplomatiques. À moins d'un éventuel changement d'échelle.

Par Christophe Rioux

Depuis le retrait de l'Unesco, en octobre dernier, des États-Unis et d'Israël, l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture semble chercher un second souffle. Si le départ américain marque un rejet des symboles du multilatéralisme par l'administration Trump récemment aux manettes, celui d'Israël trouve ses racines dans la reconnaissance de la Palestine au titre d'État membre de l'organisation, dès 2011. En juillet 2017, le classement de la vieille ville d'Hébron comme site « d'une valeur universelle exceptionnelle » par le Comité du patrimoine mondial de l'Unesco a incontestablement accéléré le divorce. Mais au-delà des intérêts propres à tel ou tel pays, ces retraits entérinent la difficulté de maintenir dans une telle organisation une dimension de collégialité, dans un contexte où les tensions géopolitiques mondiales s'invitent à la table des négociations et viennent menacer l'équilibre financier de l'institution. Comme le rappelle David Fajolles, ancien secrétaire général de la Commission nationale française pour l'Unesco, « dans les faits, les États-Unis ne payaient plus leur quote-part depuis 2011, ce qui privait l'organisation d'environ 25 % de ses ressources. Les Américains s'étaient d'ailleurs déjà retirés dans les années 1980. Il faut plutôt voir dans ces retraits successifs l'aboutissement logique de blocages de plus en plus prononcés dans les relations diplomatiques entre États membres ». C'est donc peut-être l'esprit même de l'Unesco, précisément fondé sur le multilatéralisme et le lointain souvenir d'un « concert des Nations », qui est aujourd'hui menacé et oblige l'organisation à se poser la question de son avenir dans un monde tourmenté.

Audrey Azoulay.

© Unesco.

Siège de l'Unesco Paris en 2010, vu depuis le jardin de la Paix (ou Jardin japonais) réalisé par l'artiste Isamu Noguchi.

Photo Michel Ravassard.

« Une diplomatie subtile »

Dès son arrivée à la tête de l'organisation en novembre 2017, Audrey Azoulay évoquait « un moment de crise » et la nécessité de « soutenir » l'institution plutôt que de la « fragiliser ». En réalité, l'Unesco pourrait souffrir d'un changement de paradigme dans quelques-uns de ses domaines d'intervention privilégiés, à l'instar de la culture, alors qu'elle est parfois /...

perçue comme une machine à fabriquer des conventions au niveau international. « C'est une organisation qui a avancé en âge, avec des départs, des retours, des rebondissements », confirme Dominique Roland, qui a piloté la dernière réunion annuelle du Réseau des villes créatives de l'Unesco (RVCU). « À part pour le patrimoine, l'Unesco n'est pas toujours comprise. » L'autre aspect à prendre en compte est un contexte de négociations intenses entre États membres. « À l'Unesco, un pays égale un vote, poursuit-il. C'est une diplomatie subtile, avec des codes et des situations parfois surprenantes. Après l'inscription du massacre de Nankin au registre Mémoire du monde de l'Unesco, le Japon avait par exemple refusé de payer sa cotisation à l'organisation. Au même moment, une exposition sur les "villes créatives" du Japon se tenait dans les locaux de l'institution. Les États, avec des relations complexes à gérer, n'ont pas l'agilité des villes. »

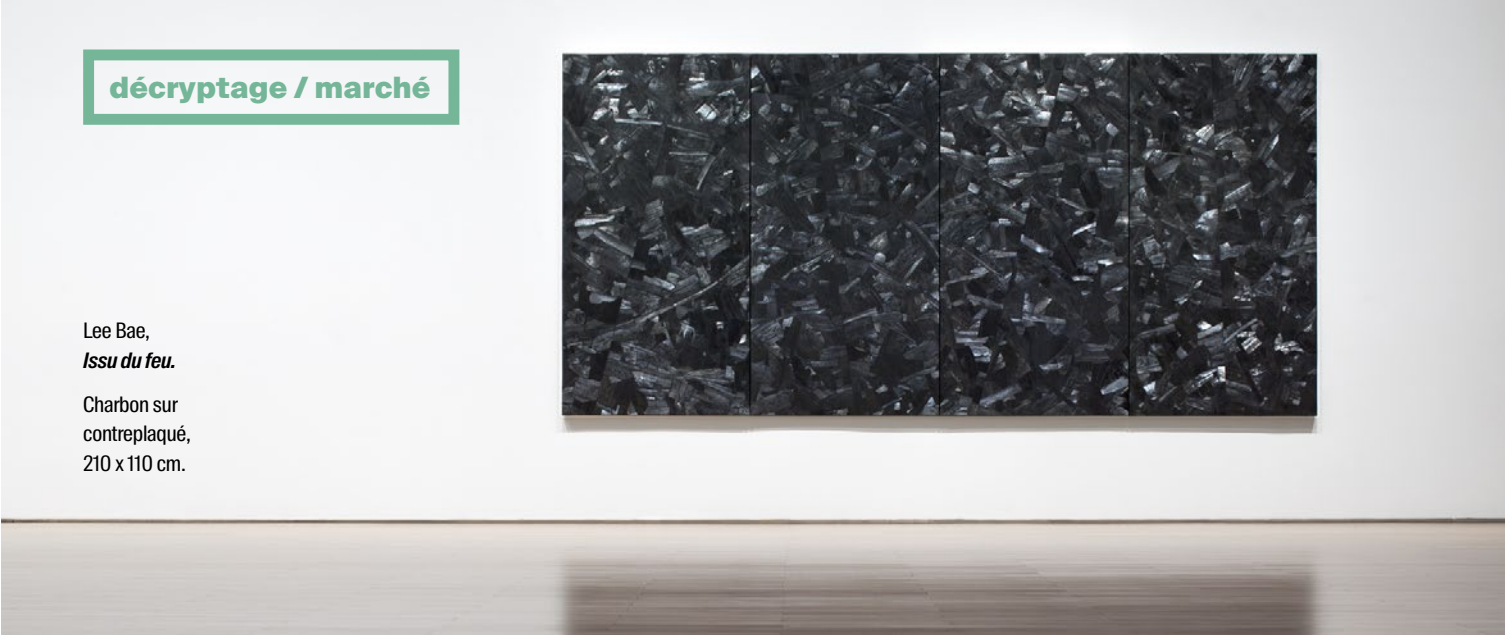
Les « villes créatives », laboratoires de l'Unesco ?

Or, précisément, des programmes tels que le Réseau des villes créatives de l'Unesco connaissent aujourd'hui un réel succès, avec désormais 180 membres dans 72 pays. Créé en 2004 afin de renforcer la coopération entre les villes ayant identifié la créativité comme facteur stratégique de développement durable aux niveaux économique, social, culturel et environnemental, le réseau couvre sept domaines : artisanat et arts populaires, arts numériques, design, film, gastronomie, littérature et musique. En 2017, la ville d'Enghien-les-Bains avait réussi le tour de force de se faire élire « ville hôte » pour la XIe Réunion annuelle des villes créatives, du 30 juin au 2 juillet, et de l'ouvrir pour la première fois au grand public, avec une programmation artistique en accès libre. « Elle-même inscrite depuis 2013 à l'Unesco comme "ville créative" dans la catégorie arts numériques, précise Dominique Roland, chef de projet de cette réunion, Enghien-les-Bains avait alors choisi de mettre en avant le thème d'actualité des "*data cities*", avec 116 villes représentées. » Lorsqu'elles rejoignent le réseau, les villes s'engagent en effet à promouvoir la créativité et les industries culturelles, tout en intégrant la culture dans les plans de développement urbain. La ville créative, échelle idéale pour l'Unesco ?

C'est donc peut-être l'esprit même de l'Unesco, précisément fondé sur le multilatéralisme et le lointain souvenir d'un « concert des Nations », qui est aujourd'hui menacé et oblige l'organisation à se poser la question de son avenir dans un monde tourmenté.

Vue d'Enghien-les-Bains à l'occasion du 11e meeting annuel du Réseau des villes créatives de l'Unesco, scène architecturale du lac, 2017.

© photo Nicolas Laverroux. © UNESCO.



Lee Bae,
Issu du feu.

Charbon sur contreplaqué, 210 x 110 cm.

Courtesy Perrotin.

Comment les galeries se partagent un même artiste

Les galeries sont de plus en plus amenées à se partager des artistes dans une même ville. Un mariage de raison qui tient difficilement sur la distance.

Par Roxana Azimi

Le galeriste Emmanuel Perrotin expose Lee Bae à partir du 17 mars à Paris. Le timing est bon : l'artiste coréen aura une semaine plus tard les honneurs de la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence. Jusque-là, rien que de très normal. Sauf que Lee Bae est déjà représenté depuis 2004 à Paris par la galerie RX. Qui ne compte pas perdre la main. En mars 2017, Emmanuel Perrotin lui avait proposé de confronter ses œuvres avec des toiles de Pierre Soulages sur la foire Art Basel Hong Kong. En septembre dernier, l'idée d'une collaboration s'est précisée, sans remettre en question sa présence chez RX. « La motivation pour Lee Bae n'est pas difficile à comprendre vu ce que peut représenter la puissance d'une telle galerie aujourd'hui avec 8 espaces dans 5 villes, dont New York, et la participation à 17 foires dans le monde », indique, beau joueur, Éric Dereumaux, cofondateur de RX.

Au plus haut niveau, ils font la loi

Pour aussi étrange – et inconfortable – qu'elle paraisse, cette configuration est devenue monnaie courante. Le déménagement des galeries de Cologne vers Berlin, au début des années 2000, avait déjà précipité la présence d'un même artiste dans deux galeries. Matti Braun siège ainsi à la fois chez Esther Schipper et BQ. Depuis que les plus grandes galeries ont commencé à essaimer partout dans le monde, la situation s'est généralisée. Les foires sont aussi propices aux chevauchements. Emmanuel Perrotin présente ainsi sur Art Basel Hong Kong des œuvres de Laurent Grasso, lequel est déjà représenté dans l'ancienne colonie britannique par Édouard Malingue. « Aujourd'hui, ce n'est plus possible de penser en termes de ville ou de territoire, affirme Laurent Grasso, qui figure à la fois dans la liste d'Emmanuel Perrotin et de Chez Valentin à Paris. Les collectionneurs ont la possibilité d'acheter le même artiste dans plusieurs galeries et ils le font chez le galeriste avec lequel ils s'entendent le mieux. »
Au plus haut niveau, ils font la loi. Lorsqu'Anselm Kiefer a décidé d'exposer dans l'espace du Bourget de Gagosian, Thaddaeus Ropac a cru tomber de son siège : il avait déjà prévu l'ouverture de sa galerie de Pantin avec lui. Mais il a serré les dents et joué le jeu dicté par l'artiste. Gagosian a sans doute dû tousser lorsque Jeff Koons a rejoint son plus grand compétiteur David Zwirner… Mais l'artiste est habitué aux doublons. Avant le décès d'Ileana Sonnabend, il siégeait simultanément chez elle et chez Gagosian. À Londres, il figure aussi bien chez Gagosian que chez Almine Rech.
Bien moins stratège mais très généreux, François Morellet n'hésitait pas, de son vivant, à avoir jusqu'à trois galeries dans la même ville. « François avait, en plus de son art, le sens de l'amitié. Il avait réussi à créer un tissage de galeries avec des personnalités très divergentes qui lui apportaient un réseau en rhizome, salue Aline Vidal, qui le représente à Paris. Comme un chef d'entreprise, il a toujours fait un distinguo clair de manière à ce qu'il n'y ait pas de "dispute" sur les œuvres. » Lorsque François /…

Photo : Galerie Aline Vidal, Paris.

Montage de l'exposition personnelle de François Morellet à la galerie Aline Vidal, en 2007.

« François Morellet avait réussi à créer un tissage de galeries avec des personnalités très divergentes qui lui apportaient un réseau en rhizome. »

Aline Vidal, galeriste

Photo : DR.

Morellet a rejoint Kamel Mennour, celui-ci n'a pu refuser le schéma voulu par l'artiste. « J'ai accepté de travailler avec d'autres galeries parce que je n'avais pas "fait" Morellet, il existait avant moi, et il tenait à travailler avec elles », confie Kamel Mennour.
Pris dans ces triangulaires, les marchands tentent de faire bonne figure. « Chaque galerie a ses réseaux, son image, et sa façon de travailler », avance Éric Dereumaux. « RX est une bonne galerie et il n'y a aucune raison de se compliquer les choses avec Lee Bae, tente de rassurer Emmanuel Perrotin. Je trouverais désagréable d'arriver avec des injonctions pour faire table rase du passé. On peut être complémentaire. » Entre Édouard Malingue et Emmanuel Perrotin, pas besoin d'accord écrit : ils sont amis de longue date. L'entente est aussi cordiale entre RX et André Magnin, qui se partagent à Paris l'artiste malgache Joël Andrianomearisoa. « Je n'ai aucun problème, ni avec Joël ni avec RX, affirme André Magnin. Si Joël réalise une pièce qui me plaît, il me la procurera. Certains artistes se rassurent dans la multiplicité. Au final, ce qui compte c'est qu'ils trouvent les meilleures conditions de leur développement. »

Courtesy MAGNIN-A, Paris / © photo Malick Sidibé.

« Je n'ai aucun problème, ni avec Joël ni avec RX. Si Joël réalise une pièce qui me plaît, il me la procurera. »

André Magnin, galeriste

Les ménages à trois sont rarement pérennes

L'impératif d'exclusivité aurait-il fait long feu ? Le Comité professionnel des galeries d'art y croit pourtant. Dans son modèle de contrat artiste-galerie, il a imaginé une exclusivité à plusieurs vitesses, géographique et/ou technique. Selon ces termes, un artiste pourrait ainsi vendre ses tableaux chez un marchand et ses sculptures chez un autre. Un cloisonnement difficile à établir pour les artistes jouant sur plusieurs médiums dans la même œuvre…
Les plus petites structures ne se voilent pas la face. « Le partage d'exclusivité permet à une plus petite galerie d'avoir un peu de sursis et de se constituer un stock avant mercato », résume un galeriste qui préfère rester anonyme.
Car les ménages à trois sont rarement pérennes si les galeries ne jouent pas à armes égales. Les plus petites enseignes se font vite distancer et ont un accès plus réduit aux œuvres. Dans le cas de Morellet, ses prix ont augmenté de 60 % depuis sa mort en 2017. Un inventaire est en cours et les œuvres en stock dans les galeries ont été retournées à la famille. Qu'arrivera-t-il aux structures qui n'ont pas la possibilité de cofinancer des expositions muséales et de disposer d'une clientèle internationale puissante ? À suivre.

À voir

« Lee Bae - Black Mapping »
Du 17 mars au 26 mai. Galerie Perrotin, 76, rue de Turenne, Paris 3e.
perrotin.com

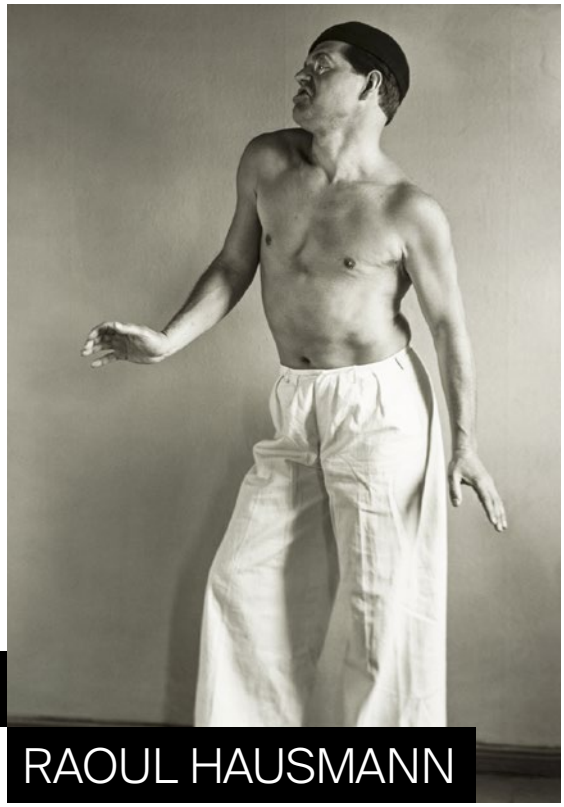
« Lee Bae - Plus de lumière »
Du 24 mars au 17 juin. Fondation Maeght, 623, chemin des Gardettes, Saint-Paul-de-Vence (06).
www.fondation-maeght.com

Art Basel Hong Kong
Du 29 au 31 mars.
artbasel.com/hong-kong

« Joël Andrianomearisoa - Iarivo traduit de la nuit »
Du 16 mars au 21 avril. Galerie RX, 16, rue des Quatre-Fils, Paris 3e.
galerierx.com

© S. Dirimszian.

ARNAUD CLAASS



RAOUL HAUSMANN

August Sander, ***Raoul Hausmann en danseur.*** **1929.**

© Die Photographische Sammlung/SK Stiftung Kultur – August Sander Archiv, Cologne / ADAGP, Paris 2018.

Raoul Hausmann, de la rage au ravissement et autres visions

À l'occasion de l'exposition « Raoul Hausmann. Un regard en mouvement », actuellement au Jeu de Paume, le photographe et théoricien de la photographie Arnaud Claass révèle son admiration pour son homologue autrichien.

Par Arnaud Claass

Raoul Hausmann

Né en 1886 à Vienne (Autriche), mort en 1971 à Limoges.
Cofonde le groupe Dada-Berlin en 1918, se fait connaître par ses photomontages.
Se consacre à la photographie à partir de 1927.
Taxé d'artiste « dégénéré » par les nazis, il émigre à Ibiza en 1933, puis s'installe dans le Limousin en 1944.

Arnaud Claass

Né en 1949
Vit et travaille entre Paris et Sens.
Dernier ouvrage publié : *La Considération photographique* (2017, Filigranes Éditions).
Ouvrage à paraître : *Essai sur Robert Frank*, Filigranes Éditions.

« Raoul Hausmann n'est pas le seul artiste à avoir entamé son parcours dans la fureur de Dada pour s'adonner ensuite à la photographie "pure". Dans ce bref témoignage d'admiration, j'insisterai sur la singularité de son engagement dans le médium. Elle prend tout son relief durant les années passées à Ibiza (1933-1936), même si les images produites auparavant ne le cèdent en rien à celles qu'il réalise en exil. Au milieu des années 1970, j'ai pu approfondir ma connaissance d'Hausmann grâce à la rencontre du critique d'art Michel Giroud, qui lui consacrait aux Éditions du Chêne une belle monographie, sous-titrée "Je ne suis pas un photographe" (1975). Or photographe, je savais déjà qu'Hausmann l'était à part entière, et d'envergure. À vingt-cinq ans, je n'étais plus exactement un débutant, je savais à peu près ce que je poursuivais : j'avais compris que je n'étais ni un documentariste ni un "artiste utilisant la photographie", encore moins un "plasticien" (qualificatifs ampoulés qui m'ont toujours laissé perplexe). Mon travail a toujours traité de la perception visuelle, de ses ambivalences et de ses prolongements dans l'acte photographique. Je trouvai en Raoul Hausmann une sorte d'allié supplémentaire, en raison de la rigueur avec laquelle il traduisait son plaisir de voir. Par ailleurs, après avoir photographié presque exclusivement dans les grandes villes américaines, je commençais à interroger une notion fragmentée du paysage. Or je crois partager avec Hausmann une attirance double, pour l'agitation extrême et pour l'accalmie. Ses travaux des années d'Ibiza témoignent aussi /...

© ADAGP, Paris, 2018 / © Berlinische Galerie – Landesmuseum für Moderne Kunst, Fotografie und Architektur/VG Bild-Kunst, Bonn.

Raoul Hausmann, ***Sans titre (herbe des dunes).*** Vers 1931.

© ADAGP, Paris, 2018. : Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/Guy Carrard.

Raoul Hausmann, ***Deux nus féminins allongés sur une plage.*** Vers 1931-1934.

d'une capacité à se laisser sidérer par toutes choses, fussent-elles les plus banales en apparence – qualité qu'ont en partage tous les photographes que j'admire car pour moi, si des images sont fortes, c'est comme traces d'une disponibilité aussi totale que possible à ce qui s'offre au regard.

Une érotique de l'observation

Chez Hausmann, la capacité aussi bien à la rage qu'au ravissement est sidérante. Aux Baléares, son œuvre photographique trouve son accomplissement dans une béatitude solaire. J'ai toujours eu l'impression que l'éblouissement devant les corps y prenait même une valeur générique. Il se livre désormais sans retenue à son érotique de l'observation, relayée par une sûreté de vision inégalable. Sa ferveur sensualiste se propage comme une onde de chaleur à tout l'environnement : dunes, vagues, arbres, visages, objets de la vie quotidienne, habitat. Ses nus font de lui une exception chez les artistes de son genre. Il y a bien ceux que Moholy-Nagy fait de sa femme Lucia. Chez Rodtchenko, des corps de volupté apparaissent, mais ils sont comme surveillés par ceux de l'efficacité gymnastique. L'Allemand Umbo et les Tchèques Jaromír Funke et Jaroslava Hatláková en photographient aussi, mais de façon plus rhétorique. Les images sexuelles de Man Ray (l'almanach *1929*) invitent la pornographie à la table du surréalisme, mais leurs gros plans relèvent d'une sophistication culturelle à froid. Rien de comparable à la lascivité très spiritualisée d'Hausmann face aux deux femmes qui partagent sa vie. Je n'ai produit qu'un petit nombre d'images de nus (pour la plupart, comme par hasard, durant mes propres années méditerranéennes), mais j'ai le sentiment de partager avec Hausmann cette intuition d'une substance universelle des corps et des choses. Je risquerai ici une comparaison avec l'un des maîtres de la *straight photography* américaine, Edward Weston, qui est son exact contemporain. Comme Hausmann, il a atteint l'extraordinaire tension de ses nus à travers la configuration muse-modèle-maîtresse (nonobstant la brillance de leurs échanges intellectuels avec leurs partenaires féminines, les deux photographes pourraient être jetés aujourd'hui en pâture comme des archétypes de l'artiste moderniste-machiste). Rapprochement étrange ? La syntaxe de Weston, c'est vrai, vient d'un autre horizon et s'incarne dans des tirages différents. Mais il me semble que leurs philosophies se côtoient, et pour moi justement, la photographie à son plus haut est peut-être en elle-même plus qu'un art : une philosophie. Quoi qu'il en soit, Weston n'ignorait pas les avant-gardes européennes et il fut intégré, comme Hausmann, à l'exposition "Film und Foto" de 1929 à Stuttgart. Son approche des corps, du moins lorsqu'il les photographie en extérieur, sur les toits inondés de soleil de Mexico ou sur le littoral californien, croise celle de l'Autrichien. Chez l'un comme chez l'autre, la tactilité s'étend comme une nappe aux apparences changeantes imprimées au sable, à l'eau, à la végétation par les forces naturelles. On songera aussi à l'influence sur les deux photographes, jusque dans l'extase de l'image "fixe" (mais si riche du mouvement suggéré) d'un art qu'ils observent et pratiquent : la danse. N'ont-ils pas également en partage l'exaltation du vernaculaire ? Chez Hausmann la rêverie visuelle des maisons et artefacts insulaires, chez Weston celle de l'artisanat mexicain puis du bâti des Indiens Pueblos de l'Arizona. Leurs images ne filent-elles pas l'immense métaphore d'une participation océanique à la vie ? »

Sa ferveur sensualiste se propage comme une onde de chaleur à tout l'environnement : dunes, vagues, arbres, visages, objets de la vie quotidienne.

À voir

« Raoul Hausmann. Un regard en mouvement »
jusqu'au 20 mai, Jeu de Paume, 1 place de la Concorde, Paris 8e, www.jeudepaume.org

La lettre de David D'Arcy

Contributeur au *New York Observer* et au *San Francisco Chronicle*

Harlem on my mind

Ça bouge à Harlem ! Ce quartier qui faisait auparavant tant peur aux personnes venant de l'extérieur attire aujourd'hui des artistes et des individus dotés d'un esprit aventurier. Il est à noter cependant que cet aimant n'exerce pas une force d'attraction égale. Des galeries s'ouvrent, suivies par des restaurants – parfois c'est le contraire –, et des artistes, attirés par la possibilité de trouver un atelier spacieux et peu cher, s'y installent. Depuis les années 1930, on n'avait pas connu de scène artistique à Harlem. À l'époque il s'agissait surtout d'un bouleversement littéraire et musical, celui-ci est pluridisciplinaire. Et cela fait l'affaire des agents immobiliers et des commerçants, ainsi que des quelques marchands d'art qui s'y sont implantés… Sans oublier les nombreux musées des environs.

Une deuxième renaissance

En réalité, il y a plusieurs décennies que cette seconde « Harlem Renaissance » a débuté, et c'est une renaissance de très grande envergure si, au lieu de s'en tenir à la stricte définition géographique de Harlem comme quartier du nord de l'île de Manhattan, on considère plutôt l'intégralité de la zone qui se trouve au nord de la 96e Rue et au sud des collines de Washington Heights. Harlem est délimité par le Musée de la ville de New York et El Museo del Barrio à l'est, la prestigieuse Hispanic Society of America (un musée doté d'une collection superbe d'art espagnol et latino-américain) au nord et l'université de Columbia (qui ne cesse de s'étendre) à l'ouest. Un énorme entrepôt d'art vient d'ouvrir dans ce quartier autrefois mal famé, dont on n'évoquait que le taux de crimes violents. Et dans l'épicentre de Harlem, sur la 125e Rue, le Studio Museum in Harlem travaille sur un projet de construction d'un édifice de six étages conçu par l'architecte britannique d'origine ghanéenne David Adjaye. Pendant les travaux, les expositions et divers projets du musée auront lieu dans tout le périmètre. Si on regarde le quartier d'Harlem au sens géographique le plus large, ce renouveau artistique n'est pas seulement le reflet d'une communauté ou d'un ensemble de communautés, mais de toute une « grappe » d'institutions qui aident les habitants à trouver leur voie, et qui permettent ainsi à l'art de pénétrer des lieux qui étaient invisibles par le passé.

Ni cordon en velours ni paparazzis

Prenons par exemple Gavin Brown's Enterprise, un avant-poste à la limite occidentale du quartier traditionnel de Harlem, où le marchand d'art britannique s'est installé dans un vieux hangar. Les voisins de la galerie sont un commissariat, La Granja (une boucherie qui vend des volailles vivantes) et de vastes cités au /…

124e Rue à Harlem.

© photo Paul Sableman.

Thelma Golden, directrice du Studio Museum in Harlem, et l'architecte David Adjaye devant l'œuvre *Give Us a Poem* de Glenn Ligon, dans l'atrium du Studio Museum in Harlem.

© 2017 Scott Rudd / www.scottruddevents.com - @scottruddevents

nord et au sud. Un mardi soir, au quatrième étage de l'entrepôt, on a vu l'artiste Allison Janae Hamilton s'entretenir avec la vidéaste et écrivaine Akwaeke Emezi devant une assistance de cinquante personnes, sous les voûtes d'un plafond haut de dix mètres. Entre chaque séance de questions-réponses, Emezi montrait les films qu'elle a tournés pendant un bruyant carnaval à Trinidad. Comme les intervenantes, le public était composé essentiellement de femmes africaines-américaines. Évidemment il n'y avait ni cordon en velours ni paparazzis ce soir-là.

LaToya Ruby Frazier, Amber Hasan, Shea Cobb et Fred Moten durant la soirée de clôture de l'exposition personnelle de LaToya Ruby Frazier à la galerie Gavin Brown's Enterprise, le 24 février 2018.

© & Courtesy Gavin Brown's enterprise, New York-Rome / photo Thomas Müller.

Gavin Brown s'est fait un nom – et bien plus encore – en montrant le travail du désormais célèbre artiste Chris Ofili lors de « Sensation », une exposition qui a eu lieu au Brooklyn Museum en 1999, où l'utilisation par Ofili de crottin d'éléphant dans son tableau *The Holy Virgin Mary* a fait scandale. À Harlem, Brown présente des artistes qui ne sont pas des « têtes d'affiche » et qui n'ont pas une cote très élevée. LaToya Ruby Frazier est l'une d'entre eux. Elle photographie les familles de la ville de Flint dans le Michigan, où l'eau courante a été rendue toxique en raison de l'incompétence des autorités. Ses images mettent en scène des personnes plutôt que des victimes. Pour le vernissage de l'expo de Frazier, Brown a servi des grillades de bœuf et du vin français à tous ceux qui ont poussé la porte de la galerie. On y sert à manger tous les samedis et, quand il est en ville, vous verrez Gavin Brown lui-même derrière les fourneaux. On y croise beaucoup de visiteurs francophones.

Une chose est sûre : Gavin Brown ne va pas s'enrichir grâce aux photographies de Frazier, mais par ses actions il participe à l'enrichissement de tout le quartier. Et cela vaut aussi pour la Wallach Art Gallery de l'université de Columbia, qui a acheté des terrains près de l'Hudson et de la 125e Rue, l'avenue emblématique de Harlem. Cependant, la façade glaciale de l'édifice tout en verre et acier soulève une question : les « Harlemites » seront-ils exclus de leur quartier renaissant par la hausse du coût de la vie ? Le nouveau Studio Museum pourrait lui-même contribuer à cette tendance haussière. Les loyers accessibles, qui ont rendu Harlem si attrayant, se sont envolés depuis quelques années. Pour le moment Harlem n'est pas aussi onéreux que Brooklyn, mais les marchands d'art à la recherche d'un quartier en devenir pourraient opter pour le Bronx, qui n'est éloigné de Manhattan que de quelques stations de *subway* et nettement moins cher. Ceci dit, une bonne affaire immobilière pourrait également attirer le prochain Gavin Brown à Harlem.

Besoin de visibilité

La scène de Harlem est surtout dominée par de grandes institutions qui, plus que jamais, se tournent vers les artistes, généralement africains-américains, du quartier. Or les portraits de Barack et Michelle Obama par Kehinde Wiley et Amy Sherald, récemment dévoilés, démontrent que les artistes africains-américains sont loin d'être enfermés dans un quelconque ghetto – c'est la première fois que les portraits officiels d'un couple présidentiel ont été réalisés par des artistes noirs. Les âmes sceptiques pourraient argumenter alors que ces artistes n'ont plus besoin de Harlem, mais le fait est que la plupart d'entre eux ont toujours besoin de visibilité, une visibilité qui commence là où ils habitent. Harlem peut devenir cette « galerie », si les artistes ont toujours les moyens d'y vivre.

Kehinde Wiley, Barack et Michelle Obama et Amy Sherald lors du dévoilement des portraits de l'ancien Président et de l'ancienne Première Dame des États-Unis à la National Portrait Gallery, Washington DC, le 12 février 2018.

© photo Pete Souza.

Vue du salon-bibliothèque, maison des Rockfeller sur la 65e rue Est, Manhattan, New York.

© Christie's Images Limited 2018.

Collection Rockefeller : le *making of* de la vente chez Christie's

1 600 lots, 4 ans d'estimations, 7 destinations pour l'exposition itinérante… À la vente exceptionnelle de la collection Rockefeller correspond une logistique tout aussi exceptionnelle. Explications.

par Eléonore Théry

Elle est passée par ici, elle repassera par là. La collection Rockefeller, soutenue par un marketing intensif, fait escale à Paris à partir du 16 mars, avant d'être dispersée chez Christie's New York en mai. Cette potentielle nouvelle « vente du siècle » – comme s'en gargarisent les commentateurs – pourrait atteindre 500 millions de dollars et détrôner la collection Bergé-Saint Laurent. À vente exceptionnelle, organisation exceptionnelle.

« La première difficulté est venue de l'inventaire et de l'estimation des 1 600 lots. La deuxième difficulté est d'organiser la circulation d'une partie de la collection à travers le monde »

Jonathan Rendell, vice-président de Christie's Amériques

« La première difficulté est venue de l'inventaire et de l'estimation des 1 600 lots, qui ont débuté il y a 4 ans, après que Christie's a remporté le contrat », explique Jonathan Rendell, vice-président de Christie's Amériques, en charge des relations avec l'*estate* Rockefeller. S'il a fallu attendre la mort du patriarche en mars dernier, c'est à la fois pour des raisons fiscales, et parce qu'une partie de la collection était accrochée aux murs de son domicile.

« La deuxième difficulté est d'organiser la circulation d'une partie de la collection à travers le monde », poursuit le spécialiste. Jamais l'exposition itinérante d'une vente aux enchères n'avait été si conséquente : Hong Kong, puis Londres, Paris, Pékin, Shanghaï, Los Angeles, et enfin New York (les collections Bergé-Saint Laurent chez Christie's ou Alfred Taubman chez Sotheby's n'avaient connu que trois étapes). « Les expositions sont à géométrie variable, détaille encore Jonathan Rendell. Nous sélectionnons les œuvres selon le marché local. /…

© Christie's Images Limited 2018.

Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867), ***Louise Sophia Enrietta Catharina Ritter (Fräulein Ritter),*** 1817, graphite et craie rose, 22,2 x 16,7 cm.

© Christie's Images Limited 2018.

Eugène Delacroix (1798-1863), ***Le Tigre jouant avec une tortue,*** 1862, huile sur toile, 45,1 x 62,2 cm.

© Christie's Images Limited 2018.

Vue du salon des Rockfeller dans leur résidence d'Hudson Pines, États-Unis. Au mur, Henri Matisse, *Odalisque couchée aux magnolias*, 1923, 60,5 x 81,1 cm.

« Les expositions sont à géométrie variable. Nous sélectionnons les œuvres selon le marché local. À Paris, nous montrons ainsi *La Fillette à la corbeille fleurie* de Picasso, jadis achetée par Gertrude Stein, à Hong Kong des œuvres impressionnistes et post-impressionnistes ».

Jonathan Rendell, vice-président de Christie's Amériques

À Paris, nous montrons ainsi *La Fillette à la corbeille fleurie* de Picasso, jadis achetée par Gertrude Stein, à Hong Kong des œuvres impressionnistes et post-impressionnistes ». Un autre des points-clés de la vente a été la conclusion de partenariats avec divers acteurs. La compagnie d'avions privés Vistajet sponsorise la circulation de l'exposition et l'organisation des différents événements afférents et organise un tour des différentes étapes pour ses meilleurs clients. Les sociétés immobilières Strutt & Parker à Londres, Daniel Féau et Belles Demeures de France dans l'Hexagone sont également partenaires. Pour cette vente au profit d'associations, Christie's compte-t-elle prendre des frais vendeurs fortement réduits, comme l'usage le veut ? « C'est en discussion », répond Jonathan Rendell. Le spécialiste est aussi peu disert à propos des prix de réserve, bien souvent abaissés dans ce type de vacation. « Ce sera au cas par cas », indique-t-il. Soutenue par une communication millimétrée – vidéos de promotion, campagne presse et réseaux sociaux au suspense savamment orchestré – la vente se déroulera au Rockefeller Center à New York, et tout l'immeuble sera mis en scène à cette occasion. Les deux soirs et trois jours de ventes, retransmis sur Facebook Live, mobiliseront 400 personnes, chaque interlocuteur téléphonique étant chargé de ses propres clients. Une belle opération d'image pour la maison.

Collection de Peggy et David Rockefeller,
présentation de 10 œuvres du 16 au 21 mars chez Christie's Paris, 9 avenue Matignon Paris 8e,
vente en mai au Rockefeller Center de New York.
www.christies.com

Le marchand Matthew Green impliqué dans une affaire de blanchiment d'argent

Un important marchand d'art londonien est impliqué dans une affaire de blanchiment d'argent autour d'une œuvre de Picasso d'une valeur de 6,7 millions de livres sterling (environ 7,5 millions d'euros).

Par Georgina Adam

Matthew Green.

Photo : DR.

Le marchand d'art londonien Matthew Green, fils de l'éminent spécialiste d'art Richard Green – qui possède deux grandes galeries dans le quartier huppé de Mayfair – est poursuivi dans l'enquête qui vise une société de courtage en faillite. Six autres personnes et quatre sociétés ont déjà été inculpées en rapport avec les accusations de fraude et de blanchiment d'argent pour un montant de 50 millions de dollars (environ 40 millions d'euros) qui visent la société de courtage londonien Beaufort Securities, qui a déposé le bilan début mars.

Selon un des accusés, le marché de l'art est « le seul marché à ne pas être régulé » et l'art est profitable justement « en raison du blanchiment d'argent ».

Cela faisait un certain moment que les autorités américaines enquêtaient sur les agissements de Beaufort et, selon le « coup » classique, c'est un agent infiltré du FBI qui a pris contact avec la société. Selon l'acte d'accusation, l'un des accusés a informé l'agent qu'il était en mesure de blanchir l'argent gagné grâce aux systèmes frauduleux de Beaufort et ceci par le biais du milieu de l'art à Londres. L'agent a été présenté à Matthew Green, identifié comme le directeur de Mayfair Fine Art Limited, une société fondée en octobre 2017. Green était auparavant le directeur de trois sociétés appartenant à son père, mais il avait démissionné de toutes ses fonctions en 2012. Green a convenu de vendre à l'agent une œuvre de Picasso (*Personnages, 11 avril 1965*) pour 6,7 millions de livres (7,5 millions d'euros) et de la racheter ultérieurement. Leur rencontre, au mois de février de cette année, fut enregistrée et, selon les documents du tribunal, on y entend Green déclarer qu'il doit absolument faire une bénéfice de plus de 5 % sur la transaction pour éviter qu'on ne le soupçonne d'être « mêlé à un quelconque blanchiment d'argent ». Lors de cette même rencontre, un autre accusé a remarqué que le marché de l'art était « le seul marché à ne pas être régulé » et que l'art est profitable justement « en raison du blanchiment d'argent ».

Un problème d'ampleur croissante

Matthew Green n'a pas répondu à nos questions ; aucun recours n'a été déposé auprès des tribunaux américains au moment de rédiger /...

Pablo Picasso,
Personnages, 11 avril 1965
1965, huile sur toile,
113 x 194 cm.

Photo : DR.

Pour ne prendre qu'un exemple, *Hannibal* (1982) de Jean-Michel Basquiat fut expédié à New York avec une valeur déclarée de seulement 100 dollars. En 2016, la toile a été mise en vente par Sotheby's Londres et a rapporté 10,6 millions de livres sterling.

ces lignes. Cette affaire est la dernière d'une liste de plus en plus longue de cas où l'art – grâce à sa portabilité et aux difficultés d'évaluation des œuvres – a pu être utilisé pour blanchir de l'argent. Selon un agent du FBI que j'ai interviewé pour mon livre (*Dark Side of the Boom: the excesses of the art market in the 21st century* publié par Lund Humphries, 2018), alors qu'il n'y a pour le moment que peu de cas connus, il s'agit d'un problème d'ampleur croissante. L'exemple le plus connu implique le financier brésilien Edemar Cid Ferreira qui, à l'aide de fonds qu'il avait volés à la banque Banco Santos, s'est constitué une collection d'art très importante, notamment avec des œuvres de Louise Bourgeois, Francis Picabia, Serge Poliakoff et Henry Moore. La majeure partie de cette collection fut sortie clandestinement du Brésil entre novembre 2004 et mars 2005 (à l'aide de faux documents, d'estimations fictives et de titres inventés de toute pièce) en direction de la Suisse, la France, les Pays-Bas et le Royaume-Uni. Pour ne prendre qu'un exemple, *Hannibal* (1982) de Jean-Michel Basquiat fut expédié à New York avec une valeur déclarée de seulement 100 dollars (80 euros). En 2016, la toile a été mise en vente par Sotheby's Londres et a rapporté 10,6 millions de livres sterling (11,9 millions d'euros) : la somme a été versée aux créanciers de la banque brésilienne.

La plus importante fraude financière jamais vue

Une affaire autrement plus importante fait actuellement l'objet d'une enquête, dans le cadre de ce qui pourrait bien être la plus importante fraude financière jamais vue. Les procureurs américains prétendent qu'on aurait détourné 3,5 milliards de dollars (2,8 milliards d'euros) d'un fonds souverain malaysien, 1MDB. Une partie de cet argent aurait servi à acquérir divers biens, dont un yacht et de l'immobilier, pour financer le film *Le Loup de Wall Street* de Martin Scorsese, et pour acheter des œuvres d'art. On soupçonne un jeune Malaisien, Low Taek Jho, connu sous le nom de Jho Low, d'en avoir dépensé une bonne partie, notamment pour acquérir des œuvres de Basquiat, Monet, Van Gogh et Calder lors de ventes ou par le biais de marchands d'art. Certaines de ces œuvres auraient ensuite été utilisées comme garantie pour des prêts obtenus auprès de Sotheby's Financial Services. L'argent de ces prêts fut envoyé aux îles Caïmans. Pour recouvrer le montant des prêts accordés, Sotheby's a dû vendre les œuvres à des prix largement inférieurs au prix du marché. Pour le moment, cette affaire ne fait pas l'objet d'un procès.

Photo : Rebecca Fanuelle.

Letha Wilson, ***Steel Face Concrete Bend (Joshua Tree Utah).***
2016, tirage C-Print unique, émulsion de transfert, béton, cadre en acier, 71 x 61 x 3,8 cm, pièce unique.

Photo : Guillaume Lointier

Matthieu de Bézenac

présente
une œuvre de
Letha Wilson

Tous les quinze jours, un collectionneur dévoile une acquisition récente. Cette semaine, Matthieu de Bézenac évoque une œuvre de l'artiste Letha Wilson.

Matthieu de Bézenac

Chargé d'affaires publiques, 26 ans, collectionne depuis huit ans.

Letha Wilson

Née en 1976 à Honolulu, vit et travaille à Brooklyn. Représentée en France par la galerie Christophe Gaillard.
Gamme de prix : 5 500 à 35 000 euros.

À voir

« Letha Wilson, Horizon Eyes », du 18 mars au 22 avril, Grimm Gallery, 202 Bowery, 10012 New York.
grimmgallery.com

La dernière œuvre que j'ai acquise est une pièce de Letha Wilson, jeune artiste américaine découverte à la galerie Christophe Gaillard, à Paris. L'artiste prend comme sujet photographique des paysages américains qu'elle capture lors de ses explorations dans les grands parcs naturels des États-Unis. La pratique de Letha Wilson se situe aux frontières de la photographie et de la sculpture. Elle pose la question du transfert du sujet, joue avec la représentation de la réalité et cherche à donner matériellement corps au sujet photographié. Ainsi, l'artiste enferme le paysage photographié dans du béton, créant l'illusion que le paysage s'en extrait et qu'il se matérialise. L'impression d'une partie du paysage sur la surface bétonnée renforce cette perception. Enfin, la présence d'une barre d'acier brute scindant l'œuvre en diagonale lui confère une dimension naturelle, faisant écho au béton, tout en reprenant les codes de la construction photographique et du paysage façonné par l'homme.

Je m'intéresse notamment au rapport entre la photographie et différents médiums, que sont la sculpture et la peinture. Ainsi, le travail de Letha Wilson dialogue avec celui de Constance Nouvel dans sa recherche sur la représentation, et sur la notion d'objet photographique.

Les peintures de Julien des Monstiers, qui a développé une technique de transfert de motifs peints sur la toile, posent également la question du rapport au tirage photo et à la représentation du réel par un jeu avec la matière. Ces trois jeunes artistes se répondent dans leurs différentes pratiques et s'inscrivent dans l'un des axes de ma collection.